

Interview avec Pierre Piton

Open/Closed

Spectacle présenté à JUNE EVENTS le 10 juin à 19h30 à l'Atelier de Paris

Propos recueillis par Mélanie Drouère.

Pierre Piton, quelle est la genèse de ce projet ?

J'ai commencé à développer *Open/Closed* en 2020 alors que je me posais des questions sur la sensation d'être « entre deux » : vouloir aller vers l'extérieur mais se sentir très interne, vouloir être poreux.se mais n'être qu'un seul corps, ainsi qu'appréhender ma non-binarité, qui m'est apparue à ce moment-là. Au fil du temps, j'ai réalisé que je voulais parler d'interconnexion : comment connecter les choses, les objets et les corps entre eux ? Comment construire cette sensation avec le corps au plateau ? Car, si je me sens concerné.e, connecté.e aux choses qui m'entourent, dès lors que je leur fais du mal, je me fais du mal à moi aussi, par exemple. Il s'agit de rendre visibles les interactions et interconnexions invisibles qui nous entourent. J'ai cherché à mettre à jour ces liens de manière sensorielle, sonore, physique, avec de la lumière, de la musique, mais aussi des odeurs, sur scène. L'intention est de susciter l'empathie. Et je le fais de manière très agressive, en m'inspirant notamment du dernier livre de Judith Butler, *La force de la non-violence*. Ce contraste entre agressivité et pacifisme m'a passionné.e, au sens où il donne de la force à l'empathie. J'aime l'idée que l'on peut défendre des choses belles, précieuses, fragiles de manière agressive.

Comment avez-vous orienté votre recherche sur ces états de corps ?

Je travaille de manière collaborative et horizontale avec d'autres artistes, qui ont proposé des idées pour la création. Simone Aubert compose et joue la musique en *live* et Marek Lamprecht est aux lumières. Nous établissons un discours où les trois formes, danse, musique, lumière, interagissent et peuvent interroger le public de manière toujours renouvelée. Nous jonglons entre les différentes informations sensorielles transmises par le toucher, l'ouïe ou la vue, afin de concrétiser au plateau la porosité, la multiplicité du corps et les liens qui nous entourent. En première partie de spectacle, je garde les yeux fermés ; je trace des vecteurs, je traverse l'espace, je connecte concrètement les choses. La deuxième partie est plus fantastique et circule entre des questions comme : quels sont les fantômes de l'espace ? Qu'y a-t-il au-delà des murs du théâtre ? À un moment, je traverse le sol et le dispositif olfactif entre en jeu, le public respire une odeur de terre mouillée : qu'y a-t-il sous ce sol ? Il y a également un peu de vent, provoqué par un ventilateur ou par les mouvements de mes vêtements : l'extérieur vient à l'intérieur, les murs du théâtre deviennent poreux, le sol devient plafond. Toutes ces choses rendent le spectacle assez intense pour le public, et c'est l'endroit-même où s'exprime l'agressivité.

Comment fonctionne votre dispositif sonore et comment interagissez-vous avec lui ?

Simone commence avec un sample de voix qu'elle loope, qui envoie quelque chose d'assez naturel et commun au départ, mais cette voix se transforme progressivement,

se module et devient de plus en plus monstrueuse, fantastique. Simone métamorphose cette voix et suit ce qui se passe pour mon corps ; c'est très simple au début et puis je fais des noeuds, il devient monstrueux lui aussi. Le fait que Simone joue en *live* nous permet de nous écouter l'une et l'autre et de nous répondre. Nous sommes partenaires dans le spectacle, nous nous regardons, essayons d'emporter le public. Elle travaille beaucoup sur la spatialisation du son, qui crée par conséquent une sorte de radar ou de sonar : où se trouvent les choses dans l'espace ? Le son voyage comme mon corps voyage, comme les murs deviennent le sol, ou le plafond les murs, nous transformons la perception de l'espace. Les lumières de Mark Lamprecht nous aident aussi, la projection vidéo sur les murs permet de faire vibrer l'espace et de faire flotter les murs.

Avec cette proposition immersive et sensorielle, quel type de lien souhaitez-vous créer avec le public ?

Le spectacle est complètement improvisé. Plus précisément, j'appelle cette forme une « improvisation partitionnée » : la structure est claire, mais, à l'intérieur, je peux faire n'importe quel mouvement, aller vers n'importe quel membre du public, réagir en fonction de la résonance du public et m'adapter à chaque lieu. Le public est sur scène avec moi et, puisque j'ai les yeux fermés pendant 30 minutes, je laisse la responsabilité aux gens de savoir s'ils veulent avoir du contact physique avec moi. Je ne les vois pas, ils décident. C'est très excitant pour moi. La première rencontre avec un spectateur ou une spectatrice influence beaucoup le comportement des autres personnes. Cela crée une chorégraphie du public dans l'espace et c'est tout à fait variable d'une représentation à l'autre, il y a des représentations où personne ne bouge ; d'autres où je n'entre en contact avec personne car les gens se déplacent lorsque je m'approche. Cela touche à la question du consentement, ce n'est pas ma décision, je me place dans une position de vulnérabilité, les yeux fermés, et donne mon consentement, ensuite c'est au public de décider s'ils me donnent le leur en retour ou non. J'ai collaboré avec Marie Bajenova pour le costume ; il est très simple mais peut se transformer, il y a des sortes de coulisses sur lesquelles je peux tirer pour en modifier l'apparence et tromper la perception de mon corps, le costume s'étend au-delà de ma peau. C'est aussi pour cela que je fais de nombreux mouvements en extension, comme pour dépasser la peau et atteindre le public.

Plus d'infos :

<https://www.atelierdeparis.org/a-l-affiche/open-closed/>